

## 2012 - Restauration du portail

Le portail monumental est restauré également !

Pour compléter la restauration de l'église, il fallait traiter également son environnement immédiat : ce portail, pour l'essentiel de la même époque, le début du XVIII<sup>e</sup>me, qui avait été inscrit à l'Inventaire Supplémentaire des Historiques d'Als 1944.

L'opération aura coûté 51 500 €,.

1er acte : ERDF dépose les câbles électriques et le menuisier Michel Vellas démonte les lourds vantaux (600 kg chacun ?) et les emporte dans son atelier de Badreux. Ils avaient été restaurés dans les années 70, mais avec des bois insuffisamment traités qui seraient altérés. Avec les difficultés qu'on imagine pour manipuler de telles pièces et le soin qu'il fallait pour retirer tous les clous forgés et les replacer sans trop en briser, il les a sinon remis à neuf, du moins bien restaurés.

Par ailleurs, ERDF avait déposé les câbles électriques passant sur la corniche du portail et éliminé un chantier devenu inutile derrière le vantail de l'église ; l'électricien Flavien Galtier dépose les lanternes et leurs câbles. France Telecom déplace les câbles téléphoniques, qui escaladaient la façade la plus en vue, pour les reposer dans l'encoignure portail-église, en passant par un percement du mur réalisé gracieusement par l'électricien Patrick C.

2<sup>e</sup>me acte : l'entreprise Façade 34 fait dresser un échafaudage qui emmaillote le portail jusqu'à son sommet. Nul doute, le Maire et son adjoint privilégient un produit pas du tout écologique pour éliminer des guâpes qui avaient élu domicile au sein de l'attique, manifestement creuse, et qui risquaient de très mal prendre la violation de leur domicile. Les pierres du sommet de l'attique avaient été d'origine grossièrement protégées par un enduit si mauvais état qu'elles avaient bougé ensemble !

Première idée, Frédéric Fiore imagine une toiture en tuiles comme les genevoises d'acier ; on s'amuse à du silicone, mais, in fine, il prend et maintient fermement la décision de recourir à l'arme absolue d'une couverture en plomb ancienne.

Le maître remet habilement les lourdes pierres en place et prépare une chape de mortier que l'entreprise Camblong couvre avec le plus grand soin de cuivre et de plomb. Luxe de précaution, elle couvre également la corniche du bas de l'attique et même le dos d'une des murs de part et d'autre du portail proprement dit ; avec grand soin, elle creuse gouttière pour dissimuler les disgracieux connecteurs des câbles de France Telecom.

3<sup>e</sup>me acte : le maître s'attaque à la face intérieure.

Il faut d'abord consolider la grande pierre calcaire blanche, sur laquelle on s'interroge : ce type de pierre (une sorte de pierre de Castries) n'est introduit à Villeneuve qu'au XIX<sup>e</sup>me ; sa fixation par quelques ferrailles est bizarre ; le dessin illisible ; avec quelque imagination, on croit y voir un aigle, mais diable ! de quel roi ? de quel empereur ? Dans le doute, on n'a pas voulu tricher, on cherche des photographies : en avez-vous ? Interrogation aussi sur une inscription plus bas, dont il ne reste que l'initiale « D » : imaginez la suite !

Le maître fait quelques reprises sur les pierres, du grès de Villeneuve, de qualité variable, ont trop souffert ; le tailleur de pierres Patrick Moisson fait même une prothèse (gracieusement).

Il lui faut ensuite reconstituer tout le décor en faux appareil, copiant la face extérieure ; l'architecte a pu le redessiner en détail grâce à quelques photographies très anciennes. Là, ce n'est plus un enduit fouetté à la branche de buis, mais un enduit piqueté avec un balai de bruyère tenu à l'envers : nuance !

Le maître nettoie ensuite les pierres de l'attique et des pilastres de la face extérieure, puis à « nourrir la pierre » d'eau forte objet de dosages pointilleux. À l'extérieur, sur l'attique, on voit bien que les Républicains de 1848 ont recouvert une sculpture antérieure, dont le pied (de grès de Villeneuve) débordait du « nu » de l'attique ; pour leur fière devise « HONNEUR AU TRAVAIL », ils ont dressé un plan en mortier enduit, qui sonne creux (rappelez-vous les guâpes !) ; nous n'avons pas osé le sonder, de peur de commettre l'irréparable ; un jour, peut-être, pourra-t-on l'enlever par un procédé non destructif ?

4<sup>e</sup>me acte : Frédéric Fiore demande au peintre Jean-Louis Escolano de trouver la meilleure teinte pour la devise et son support ; noir sur fond blanc serait trop dur (comme on le voit sur les photographies noir et blanc dont nous disposons), on opte pour une écriture rouge brique sur fond ton pierre, contrastant toutefois en clair par rapport au grès de l'attique. En dessous, on voit que « ? MANUFACTURE ROYALE ? » était peint en noir sur fond très clair : on fait même.

Le mot « ROYALE » a été brossé avec soin en 1848, dit-on : il ne reste qu'une cartouche vide. Si l'on veut retrouver l'origine, il faut changer les pierres qui supportaient le mot, pour y regravé (mais où s'arrêter dans cette voie ?) faciliter la compréhension du touriste qui passe, on peut peindre le mot manquant sur le fond du cartouche ; on peut laisser les choses comme elles le sont depuis 160 ans : c'est ce qui est fait actuellement.

À

Dernier acte : M. Vellas rapporte les vantaux, les repose sans difficulté : les gonds sont restés à leur place, le chemin de roulement aussi ; il lui faut simplement ajuster ces vantaux pour permettre à nouveau leur fermeture. Le ferronnier André Delplanque ayant refait serrures et clés, Villeneuve peut s'enfermer à nouveau comme au temps jadis ! Oui, mais on pourra toujours passer par le portillon qui fonctionne lui aussi désormais ! À